

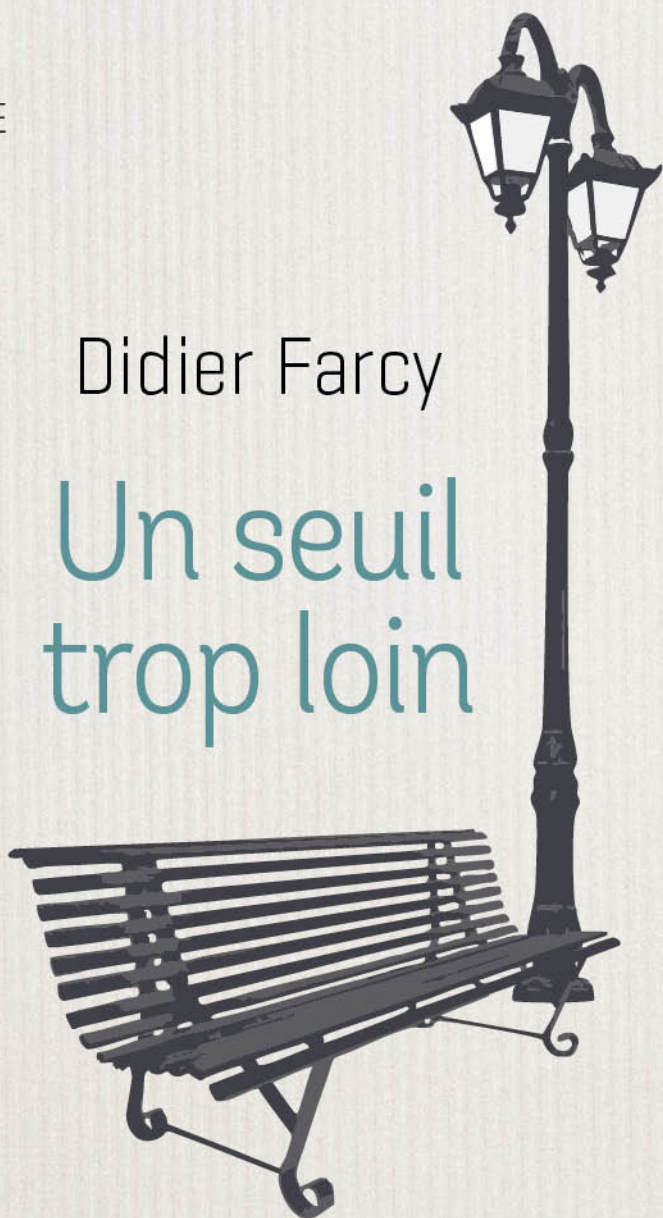
CO

éditions

/ THÉÂTRE

Didier Farcy

Un seuil trop loin



Didier Farcy

Un seuil trop loin

Théâtre



Sommaire

Acte I	2
Acte 2	21
Acte 3	35

Les personnages

Lui :

Un SDF d'une cinquantaine d'années.

Elle :

Une SDF, même âge que Lui.

La Femme :

Une jeune femme, la trentaine.

Sophie :

La première femme de Christophe
(peut-être jouée par la même actrice que La Femme).

La Juge :

Très petit rôle
(peut-être joué par la même actrice que Elle).

La scène

Côté jardin, un banc public, un lampadaire.

Côté cour, une table, deux chaises

Acte I

Scène 1

Un banc public.

Elle et lui sont assis sur le banc, chacun à un bout.

Elle :

Ça a marché aujourd'hui ?

Lui ne répond pas.

Elle :

Hey ! Je te cause !

Lui :

Mmmm...

Elle :

Tu fais la gueule, ou quoi ?

Lui ne répond pas.

Elle :

Oh bah, c'est agréable. Monsieur a décidé de faire la gueule.

On lui cause, et lui, il répond pas. Comme s'il entendait pas.

Ou qu'on n'existait pas.

Lui :

Excuse-moi. J'étais ailleurs...

Elle :

Ailleurs ? Dans les îles ? T'imagines ? Un palace à vingt mètres de la mer, une piaule avec un lit XXXXL, une télé de trois mètres, des draps en soie...

Lui :

Non, j'étais chez moi. Y'avait ma femme, mon fils. C'était son anniversaire. On avait fait un gros gâteau au chocolat avec des bougies, et on chantait.

(Lui chante tout bas) Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire...

Elle :

T'as un fils, toi ? Tu m'en as jamais parlé. Tu parles jamais de rien, d'ailleurs. Ça fait combien de temps qu'on se connaît, toi et moi ? Un mois ? Deux ? Et je sais rien de toi. Moi, j'ai rien à raconter, c'est pas pareil. Je suis qu'une ancienne pute déclassée. Je connais personne et personne me connaît. J'ai pas d'histoire, pas de passé. Je sais même pas si j'existe. Moi, je suis jamais tombée dans la rue. Je suis née sur un trottoir et je crèverai sur ce banc. Et je manquerai à personne. Un matin, on ramassera mon cadavre en se bouchant le nez, et on me jettera dans la fosse commune, avec les rats. Tiens, tu veux boire un coup ? C'est moi qui régale. Ah non, Monsieur partage pas le goulot avec n'importe qui, hein ? T'as tort. C'est du bon. Deux cinquante au carrefour market. De la piquette de reine !

(Elle boit au goulot et chante à tue-tête) Boire un petit coup c'est agréable, boire un petit coup c'est doux.

Lui :

Tu peux pas la fermer un peu ? T'es fatigante.

Elle :

OK, je me tais. Je vais faire comme toi. Je vais m'enfermer dans une bulle et j'en sortirai que quand on viendra me dire que j'ai hérité d'un million d'euros et que je peux oublier que ma vie n'est qu'une grosse merde. Comme la tienne.

Lui :

Parle pas de ma vie, s'il te plaît.

Elle :

Je parle pas de ta vie, OK. Je m'en fous de ta vie. J'ai bien assez de la mienne. J'ai ramassé vingt-cinq balles aujourd'hui. C'est cool, non ? Y'a un petit vieux, il m'a donné un billet de dix. Il était bizarre. Il est resté là, à me regarder pendant une demi-heure, sans bouger, puis il s'est rapproché de moi, il m'a dit que je lui rappelais quelqu'un, il m'a filé son billet et il est parti. Un ancien client, peut-être... J'en ai tellement eu...

Lui :

Je vais déménager.

Elle :

Déménager ? Tu vas changer de banc ?

Lui :

J'en peux plus. J'ai besoin de calme, de silence. Tu parles continuellement, tu m'emmerdes, là. Tu peux pas comprendre, hein ? Tu parles, tu parles, et je ne t'écoute pas. Je t'entends, ça, oui. Tu m'envahis, tu me pollues, tu me voles le peu d'espace qui me reste, je veux du silence !

Elle :

Pourquoi tu t'en prends à moi ? Toi non plus tu ne comprends rien. Si je ne parle pas, je meurs. On m'a tout pris. Mon argent, mon appartement, mon identité, ma liberté. Je n'ai plus rien. Que ma langue et le petit bout d'humanité qui me reste. Alors oui, je parle tout le temps. Mais c'est pour me montrer que je suis encore un petit peu en vie, que je ne suis pas un animal. Regarde-les, tous ces gens qui passent. Ils sont accrochés à leur téléphone et ils ne voient rien d'autre que leurs écrans. Ils n'ont pas besoin de parler. Ils sont vivants, eux. Ils vont rentrer chez eux, bouffer leur petite soupe devant leur télé, ils vont se raconter leur journée, ils iront se coucher et ils vont baiser, et dormir, et recommencer demain. Et nous, à part parler, on a quoi pour nous maintenir en vie ?

Lui :

Excuse-moi. C'est vrai, t'as raison. Je suis un peu énervé ce soir. J'ai pas pu prendre de douche aujourd'hui. Pas de place.

Elle :

Ouais. Ça fait chier. Y'a jamais de place. Ils disent qu'ils organisent bien l'aide aux gens de la rue. Tu parles. Ils s'en tapent bien de nous. Enfoirés. Moi non plus j'ai pas pris de douche. Ça commence à sentir le retour de pêche là-dedans... Les gens de la rue... Ils me font bien marrer. On est une catégorie sociale, Monsieur. Y'a les CSP Plus, les CSP moins, les pauvres, et tout en bas, les gens de la rue. Comme si la rue, elle était à nous. Ou qu'on était à la rue. Connards.

Lui :

Tu t'es jamais demandé si c'était pas de ta faute si tu t'es retrouvée à la rue ? SDF ?

Elle :

Ben voyons... C'est sûr. On est des parasites, des profiteurs. C'est tellement bien la rue.

Lui :

Ben moi, je crois que c'est de ma faute. J'ai pas fait les bons choix, j'ai pas pris les bonnes décisions. J'ai été trop gentil. Trop con.

Elle :

Ça va pas, hein ? T'es en pleine déprime. Va falloir consulter. Tu lui racontes ta vie, elle te pose deux trois questions, elle te dit que c'est tout à cause de tes vieux, tu lui files cent balles, et hop, t'es guéri. Ça vaut le coup, non ? T'as pas cent balles ? Eh bah tant pis pour ta gueule. C'est pas grave. T'as faim, t'as froid, tu pionces sur un banc public au milieu des ordures, tu peux pas prendre de douche et t'as les dents qui tombent les unes après les autres. Alors tes problèmes de déprime...

Scène 2

*Le même banc, ils n'ont pas bougé.
Elle s'est endormie. Lui regarde le ciel.*

*Arrive La Femme en maraude
qui s'accroupit devant Lui.*

La Femme :

Bonsoir, Monsieur, c'est les Restos. Ça va ? Vous avez besoin de quelque chose ?

Lui :

Non. Rien. La paix.

La Femme :

J'ai de la soupe, du pain, du fromage, des fruits. Qu'est-ce que vous voulez ?

Lui :

C'était déjà vous, hier. Je vous reconnais.

La Femme :

Oui, je viens dans le quartier tous les mardis et tous les mercredis. Hier, vous avez pris de la soupe et du fromage. La soupe était bonne ? Vous l'avez aimée ?

Lui :

Ouais.

La Femme :

Et ce soir, vous en voulez un bol ? C'est la même qu'hier.

Lui :

Non.

La Femme :

Vous n'avez pas faim ? Vous avez déjà mangé ?

Lui :

J'ai pas mangé, j'ai pas pris de douche, et là, je veux dormir. Et qu'on me foute la paix.

La Femme :

D'accord. Mais il vaut mieux dormir avec quelque chose dans le ventre, non ?

Lui :

De toute façon, je ne dors pas, jamais. J'ai perdu le sommeil. J'ai tout perdu, d'ailleurs. Avant, j'avais une belle vie, une femme, un gosse, une belle maison, un boulot.

La Femme :

Vous voulez qu'on en parle ? Je voudrais bien vous aider.

Lui :

Vous êtes psy ? Vous allez me demander cent balles ? Je les ai pas.

La Femme :

Je ne suis pas psy et je ne vais rien vous demander du tout. Je suis juste une bénévole qui distribue de la soupe et qui cherche à aider ceux qui en ont besoin.

La Femme tend un bol de soupe à Lui.

La Femme :

Toujours pas de soupe ?

Lui prend le bol.

Lui :

Merci.

*Elle se met à ronfler bruyamment
et à s'agiter dans son sommeil.
La Femme se relève.*

La Femme :

Votre copine, elle dort bien, elle.

Lui :

C'est pas ma copine. On est collègues de rue. Elle, elle parle, elle fait la manche, elle gagne trois sous qu'elle dépense en vin dégueulasse, et elle me suit partout.

La Femme :

Vous ne faites pas la manche ?

Lui :

Pas besoin. J'ai un petit peu de fric. Ça me suffit.

La Femme :

Mais alors, pourquoi vous dormez dans la rue ? Vous n'avez pas de solution de logement ?

Lui :

Pas de boulot, pas assez de fric pour payer un loyer... C'est la merde.

Lui boit un peu de soupe.

La Femme :

La soupe est bonne ?

Lui :

Ouais.

La Femme :

On a un foyer, rue de Stalingrad. Vous voulez que je les appelle pour savoir s'il reste de la place ?

Lui :

Sûrement pas. Pour me retrouver enfermé avec des clodos qui puent le mauvais vin... Tout mais pas ça.

La Femme :

Vous préférez rester sur ce banc ?

Lui :

Ouais. J'ai assez été enfermé comme ça. Là, je respire, je me balade, je regarde les étoiles, je suis libre.

La Femme :

Vous étiez en prison ?

Lui :

Ouais. Deux ans ferme avec des assassins, des violeurs, des trafiquants de drogue. Deux ans sans voir personne que

toute cette racaille, sans rien d'autre à faire que d'attendre la nuit et le silence entrecoupé de cris et de portes qui se ferment, deux ans à avoir peur. De tout. De tout le monde.

La Femme :

C'est beaucoup, deux ans...

Lui :

Ouais. Vous me demandez pas ce que j'ai fait ?

La Femme :

Bah non. Ça ne me regarde pas.

Lui :

Violence sur mineur. J'ai tabassé un môme de quatorze ans. Y'a pas de quoi être fier, hein...

Lui tend son bol.

Je peux avoir de la soupe ? Elle est meilleure qu'en zonzon.

La Femme :

(Insistante) Vous ne voulez vraiment pas que j'appelle le foyer ?

Lui :

Non. Et puis je ne vais pas laisser ma collègue toute seule.

Elle :

(Ouvrant un œil) Oh, c'est chou ! Je t'entends, tu sais !
(S'adressant à la femme) Je veux bien que vous appeliez le foyer, moi !

La Femme :

Je vous ai réveillée, excusez-moi.

Elle :

Y'a pas de mal. Je dors que d'un œil. C'est plein de clodos, dans le coin. Je tiens pas à me faire piquer mes affaires. Par contre, je veux bien de la soupe.

La Femme tend un bol de soupe à Elle.

Elle :

Merci ma belle.

(S'adressant à Lui) Alors comme ça, tu sors de taule. Petit cachottier. Et moi qui te faisais confiance...

Lui :

C'est bon. Tu ne crains rien. Je ne m'attaque qu'aux enfants.

La Femme s'est éloignée et parle au téléphone.

Elle :

T'es un violent, toi. Tu racontes ?

La Femme :

(Qui revient vers eux) Il y a deux places au foyer des Restos. Vous voulez y aller ?

Lui :

(Fort) Non !

Elle :

Moi je reste avec mon pote.

Lui :

(Désespéré) Non... Mais vas-y, toi. Au moins, tu passeras une bonne nuit.

(À part) Et moi, j'aurai la paix.

Elle :

Je t'ai entendu.

La Femme :

Je suis obligée de continuer ma maraude. Vous faites comme vous voulez. Vous avez deux places réservées. Allez-y. Peut-être que d'autres ont besoin de ces places. Ce serait dommage de les en priver.

La Femme reprend sa caisse et sort.

Scène 3

Durant cette scène, Lui se lève, se rassoit, se relève, marche nerveusement.

Lui :

J'étais à bout. J'en pouvais plus. Ce petit merdeux m'en faisait voir de toutes les couleurs.

Elle :

Il a jamais accepté que tu sois avec sa mère ?

Lui :

C'est ça, oui. Ça faisait deux ans que je supportais ses crises, ses insultes, ses coups. J'ai jamais rien dit. J'ai tout subi. Je me disais que ça allait passer, qu'il allait grandir. Que dalle. Ça allait crescendo.

Elle :

Et sa mère, elle disait quoi ?

Lui :

Rien. Faut la comprendre. C'était son même. J'avais débarqué dans leur vie alors qu'il n'avait rien demandé. Elle lui faisait bien une petite remarque, de temps en temps, mais il s'en foutait comme de sa première tétine.

Elle :

Petit con. T'en as jamais parlé avec elle ?

Lui :

Des fois. Mais c'était dur. Je l'aimais. Je ne voulais pas la froisser, la mettre en colère.

Elle :

Lui, c'était un petit con, mais toi, t'étais un crétin.

Lui :

Peut-être...

Elle :

Moi, je me serais barrée depuis longtemps. Remarque, ça risquait pas de m'arriver. J'ai jamais rencontré un mec qui aurait voulu passer plus d'une demi-heure avec moi.

Lui :

Après tout ce que j'ai fait pour elle...

Elle :

Quoi ?

Lui :

Deux ans de ma vie. Deux ans à retaper sa baraque, j'ai tout fait. Maçonnerie, le toit, l'intérieur, l'électricité, la plomberie. Et c'est quand c'était presque fini que l'autre petit merdeux me fait péter les plombs. T'es qu'un gros connard, qu'il m'a dit. Tu sers à rien, je te lâcherai pas tant que tu te seras pas barré de cette putain de baraque.

Lui s'assied et prend sa tête dans ses mains.

Lui :

T'imagines pas tout ce qu'il m'a sorti. Ça fusait de toutes parts, il prenait même pas le temps de respirer. Je l'ai cogné. À coups de poing, à coups de pied, dans la tête, le ventre. J'aurais pu le tuer. J'ai pris quatre ans, un avec sursis.

Elle :

T'es sorti quand ?

Lui :

Il y a trois mois. Depuis, je traîne comme une cloche.

Elle :

Allez, bois un coup, y'a rien de tel contre la déprime.

Elle tend la bouteille, Lui boit en faisant la grimace.

Elle vient pas ta copine des Restos ? Je m'enfilerais bien une petite soupe, moi. T'aurais pas un ticket avec elle ? Elle te regarde bizarre.

Lui :

N'importe quoi.

(Un temps) Elle est sympa, non ?

Elle :

Oh putain ! Il est amoureux ce con !

(Un temps) T'as pris une douche aujourd'hui ?

Lui :

Non. N'empêche. Sans ce petit merdeux, ça aurait été cool. On était bien ensemble. Chienne de vie. Quand je pense qu'il se la coule douce avec sa mère, dans MA baraque, avec mon fric.

Elle :

Ton fric ?

Lui :

Bah ouais. Qu'est-ce que tu crois ? À quoi tu crois qu'il me sert, mon RSA ? Trois cents balles par mois qu'on me retient. Et J'en ai pour quinze ans. Dommages et intérêts. Mon cul.

Elle :

T'as quel âge ?

Lui :

Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Elle vient pas la femme ?

Elle :

Trop tard, elle viendra plus. Dommage pour la soupe. Je vais pioncer.

Scène 4

La Femme est assise sur le banc, à côté de Lui.

Lui mange sa soupe.

La Femme :

Comment ça va ce soir ?

Lui :

Super. Et vous ?

La Femme :

Bien, merci. Aujourd'hui on a fait une super balade avec nos enfants. Ils étaient bien contents. C'est pas tous les week-ends qu'on peut être ensemble, tous les quatre.

Lui :

Vous avez deux enfants ? Vous avez de la chance. Moi, j'ai un fils.

(Un temps, long) Mais je ne le vois plus.

La Femme :

Ah. Il est grand ?

Lui :

Trente ans. Je ne sais même pas s'il est toujours vivant...

La Femme :

Vous voulez m'en parler ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Lui :

Non, j'ai pas envie de parler de ça. C'est une autre vie. Vous ne continuez pas votre tournée des clodos ?

La Femme :

Non, j'ai terminé pour ce soir. Je peux rester avec vous un moment.

Lui :

Vous avez rien d'autre à faire de plus intéressant ? Voir votre mari, vos gosses ?

La Femme :

Non, c'est bon, j'ai le temps. Ils doivent déjà dormir.

Lui :

Pourquoi vous faites ça ?

La Femme :

J'aime bien. Le sentiment d'être utile. C'est bon pour l'ego.

Lui :

Ouais. On a besoin de ça. Se prouver qu'on peut faire le bien, qu'on est quelqu'un de bien. C'est vachement égoïste, non ? En fait, on s'en fout des autres. Ils sont juste le miroir de son propre désir d'exister.

La Femme :

Bah non, pas seulement. Il faut quand même de l'empathie, de l'amour des autres. Sinon on ne tient pas.

Lui :

Moi, je ne sers à personne. Et c'est très bien comme ça.

La Femme :

Vous me servez à moi, c'est déjà ça. Vous voyez, je me sers de vous pour construire ma propre image. Pour me sentir bien.

Lui :

Vous êtes drôle.

La Femme :

Vous ne voulez pas me parler de votre autre vie ? De votre fils ?

Lui :

C'est du passé tout ça. J'ai pas envie de remuer tout ça.

La Femme :

Comme vous voulez. Et votre copine, elle n'est pas là, ce soir ?

Lui :

Elle ne va sûrement pas tarder à arriver. Je pense qu'elle doit encore faire un scandale aux portes d'un foyer d'hébergement. Il n'y a jamais de place. Ou alors vous ne pouvez pas y aller deux soirs de suite. Moi, j'ai renoncé depuis longtemps. Je préfère mon banc. Et puis il ne fait pas froid, en ce moment.

La Femme :

Ça ne vous donne pas envie de vous révolter, tout ça ? Les gens qui dorment dans la rue, le manque de place dans les foyers, la misère...

Lui :

Ça fait combien de temps qu'on nous répète que c'est de notre faute ? T'es au chômage, c'est de ta faute. T'as qu'à traverser la rue pour trouver du boulot. T'arrives pas à te réinsérer ? C'est de ta faute. T'avais qu'à pas te retrouver en tôle et t'as qu'à te remuer le cul pour t'en sortir. Mais je fais comment pour trouver un boulot ? Je suis sale, je pue, mes fringues sont crades. Ça fait trois jours que j'ai pas pris une douche. J'ai des puces. J'ai faim. Les gens ont la trouille de me croiser, de m'approcher. Ils ne veulent même pas me regarder en face. Tu m'imagines devant un DRH ?

La femme s'éloigne de Lui sur le banc.

La Femme :

Tiens voilà votre amie. Comment elle s'appelle ?

Lui :

J'en sais rien. Tu. Elle s'appelle Tu. À quoi ça sert de savoir comment on s'appelle ? On n'existe pas. On donne un nom à des ombres ?

Elle :

Salut la compagnie ! Alors ! On profite que le chat n'est pas là pour entamer une valse ? Z'êtes bien mignons tous les deux. Le couple de l'année ! La belle et la bête !

La Femme :

Bonsoir, Madame.

Elle :

Madame ! Waouh ! Y'a longtemps qu'on ne m'avait pas appelée comme ça dites donc ! La madame elle va mal. Y'avait encore pas de place. Tu vas être obligé de me supporter. Et encore, t'as de la chance. J'ai pris une douche cet après-midi. Ça va t'éviter les remontées de marée !

La Femme :

Je vais devoir partir. Je vous laisse ça. Vous verrez, il y a des gâteaux, des conserves, des fruits. Je vous ai fait un petit cocktail...

Elle :

Elle a pensé à la bibine, la dame ? Faudrait pas qu'elle nous retrouve morts de soif.

La Femme :

Je n'ai pas le droit de vous donner de l'alcool.

La Femme s'éloigne, puis se retourne.

La Femme :

À demain, peut-être.

La Femme s'en va.

Elle :

Elle est bizarre, cette nana. On dirait qu'elle attend quelque chose. Je sais pas quoi. Ou qu'elle voudrait te dire quelque chose mais qu'elle ose pas.

Lui :

Ouais, peut-être. Je ne sais pas. Elle insiste un peu pour que je lui raconte ma vie. Elle est un peu lourde.

Elle :

Si ça se trouve, c'est une écrivaine. Elle fait de l'immersion. Et tu serais le héros de son bouquin. Ou alors elle est journaliste. Quelque chose comme ça. Tu vois pas qu'elle écrive un truc sur nous. On deviendrait célèbres. Les clodos magnifiques ! La pauvreté vue de l'intérieur ! En vente chez votre libraire habituel.

Lui :

N'importe quoi. N'empêche que tu as raison. Elle est bizarre.

Scène 5

Le banc est vide.

Lui est seul, debout, face au public.

Lui :

Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Vous n'avez rien d'autre à faire ? Qu'est-ce que vous voyez, en fait ? Un type hirsute, sale, avec des fringues déchirées, rapiécées, trop grandes, ou trop petites, des godasses trouées, des ongles noirs. Ça vous ferait presque peur, non ? Il va nous sauter dessus, nous piquer notre porte-monnaie, notre téléphone. Il va nous refiler ses puces. Si ça se trouve, il a le SIDA, ou la tuberculose, ou la lèpre. Ne regardez pas, les enfants. Ça n'est pas un spectacle pour vous. Il va nous demander du fric. S'il vous plaît, Madame, une petite pièce pour manger. Pour qu'il s'achète du pinard ! Ces types-là, ils sont tous alcoolos. Ça les réchauffe, l'alcool. Comment on peut perdre à ce point sa dignité et se retrouver à mendier comme au moyen-âge ? Il paraît qu'ils se complaisent dans cette situation. Des trafiquants... Comment ils en sont arrivés là ?

C'est plutôt ça qui vous fait peur, non ? Comment ils en sont arrivés là ? Qu'est-ce qui s'est passé dans leur vie pour qu'ils se retrouvent à vivre dans la rue, comme des bêtes ? Ça fout la trouille, non ? Et si c'était moi, demain ? Le chômage, une séparation, un accident... Il peut se passer n'importe quoi. Est-ce que je suis sûr d'être à l'abri ? À l'abri de me retrouver sans abri... On rigole. Ce n'est pas possible. Tiens, vous

(Lui s'adresse à une personne du public) Vous avez un boulot, une maison, une belle voiture, une femme, des enfants. Vous ne risquez rien. Mais demain, votre boîte ferme. À votre âge, ça va être compliqué de retrouver un travail. Vous déprimez, un petit coup pour oublier, puis un autre, et encore un autre. De temps en temps. Puis tous les jours. Votre femme ne supporte plus de vous voir vautré dans le canapé à vous enfiler des bières parce qu'il n'y a plus que ça que vous sachiez faire. Un jour, elle craque. Elle

vous fout dehors. Divorce. Vous n'avez plus de chômage parce que ça fait plus d'un an que vous faites semblant de chercher du boulot. Le RSA ? Six cent cinquante balles. Loyer, téléphone, assurance de la voiture, essence... Et il faut bien manger. Alors on se sépare de la voiture. Mais ça ne suffit pas. On ne paye plus son loyer. Expulsé. La rue. La rue. On y est. C'est ma vie.

Acte 2

Scène 1

Halo de lumière 1 à gauche du banc public.

Une table, deux chaises.

*Sophie et Christophe assis en face l'un de l'autre,
un mini bar derrière eux.*

Sophie :

Je n'ai pas envie de te haïr.

Christophe :

Laisse-moi une chance, alors. Je t'aime, et je n'ai pas envie que ça s'arrête comme ça.

Sophie :

Moi aussi, je t'aime. Mais je n'ai plus envie de partager quoi que ce soit avec toi. Tu as vu la vie que tu me fais subir ? Tu es égoïste, tu ne penses qu'à toi. Tu te rends compte de l'exemple que tu donnes à notre fils ? Tu crois que c'est bon pour lui de te voir vautré dans le canapé à longueur de journée, de t'entendre te lamenter sur ton sort. Et moi ? Tu ne vois pas à quel point ma vie est devenue un enfer ? Tu es devenu une larve, un mollusque sans cervelle. On n'a plus d'amis, on ne sort plus, on ne baise plus. On ne se parle même plus.

Christophe :

Putain, mais tu ne comprends rien ! Je ne vaux plus rien. Tu as raison. Je suis une larve, une merde.

Christophe se lève et se sert un verre.

Sophie :

Tu as raison. Picole ! On dirait ton père, tiens.

Christophe :

Tu m'emmerdes. Tu sais quoi ? Je vais me barrer. De toute façon, je suis incapable de te rendre heureuse. Autant que je ne te rende pas plus malheureuse.

Sophie :

C'est ça. Casse-toi. Comme ça, tu pourras rejoindre ta pute.

Christophe :

Décidément, tu ne comprendras jamais rien. C'est pas une pute. Et puis il ne s'est rien passé. Ça a failli, mais on s'est arrêtés à temps. Je ne t'ai pas trompée.

Sophie :

Arrête de me prendre pour une conne. Tu picoles, tu ne fous rien de tes journées à part me mentir sur tes sorties pour retrouver ta maîtresse. D'où, je suis obligée de subir tout ça ? Moi, je t'aime. Mais je ne suis pas d'accord pour te voir te détruire. C'est moi qui souffre !

Christophe :

S'il te plaît, laisse-moi une chance. Je vais changer. Je vais arrêter. De boire, je ne la verrai plus. J'ai besoin de toi.

Sophie :

Et moi, j'ai besoin d'air. Sers-moi un verre.

Christophe :

Je n'arrive pas à comprendre comment on en est arrivés là.

Sophie :

Tu es malade ? Va voir un psy. T'es juste un sale con ? Alors casse-toi. En tout cas, je ne peux pas continuer comme ça. Tom a besoin d'un autre environnement aussi. À dix-sept ans, on a besoin de modèles. Et là, franchement, comme modèle, tu n'es quand même pas terrible.

Christophe :

Je vais aller voir quelqu'un. Promis. Et je vais parler à Tom.

Sophie :

Alors là, non ! Tu ne lui parles pas. Je te rappelle qu'il passe le bac dans quinze jours. Il n'a pas besoin de tes jérémiades !

Christophe :

On n'est pas encore séparés que tu m'empêches déjà de lui parler !

Sophie :

Parce qu'on va se séparer ? C'est toi qui l'as dit. Si c'est ce que tu veux...

Christophe :

Tu me balances toutes tes vérités à la gueule. Jamais tu ne te remets en question. Tout est de ma faute. Réfléchis, ne serait-ce qu'une seconde, à ton propre comportement. Tu ne fais pas attention à moi. Je n'existe plus. Tu as toujours raison. Tu sais tout. Ça fait tellement de temps que ça dure. Tu me reproches de boire. Mais tu ne vois même pas que je bois pour m'empêcher de souffrir. Ça n'existe pas les torts unilatéraux. Tu as ta part.

Sophie :

Tu me fais chier ! Pourquoi on a tout cassé ? On était pourtant bien, tous les deux.

Christophe :

Je le savais. Quand le DRH m'a dit que je faisais partie de la charrette, je savais que ce n'était que le début des emmerdes. Les décideurs, les gestionnaires, ceux qui ne voient pas plus loin que le fond de leur porte-monnaie, les patrons, qui n'ont qu'une seule idée en tête, se faire le maximum de blé, et ne voient leurs employés que comme des boulets qui leur coûtent un pognon de dingue, ne s'imaginent pas leur pouvoir de destruction. C'est eux qui nous ont cassés.

Christophe ressert à boire.

Sophie :

Ouais, peut-être. Mais il n'y a pas que ça. Tu aurais pu retrouver du boulot si tu t'étais secoué. C'est confortable de toucher le chômage et de ne rien faire, non ? Il paraît qu'il suffit de traverser la rue pour trouver un job. Tu ne t'es jamais approché du passage piéton. Tu t'es laissé couler.

Christophe :

Tu n'as pas le droit de dire ça. C'est dégueulasse. Tu sais ce que ça fait de t'entendre dire que tu ne sers plus à rien, que tu es has been. Je ne pouvais pas bouger, au début. J'étais comme sidéré, anéanti. Tu ne m'as pas trop aidé.

Sophie :

Tu m'étonnes ! Je devais m'occuper de tout à ta place ! J'ai même tondu la pelouse et réparé la plomberie parce que Monsieur faisait du lard dans le canapé.

Christophe :

Tu passes les bornes. Tu ne comprends rien et tu ne fais que m'enfoncer. Tu sais quoi ? Je vais partir. Je trouverai un petit appart, n'importe où, et comme ça, tu n'auras plus à me supporter. Et j'attendrai. J'attendrai que tu reviennes vers moi quand tu te seras rendu compte que tu ne peux pas te passer de moi.

Scène 2

Retour lumière sur le banc public.

Lui assis.

La Femme debout à côté de Lui..

Lui :

Elle n'est jamais revenue vers moi.

La Femme :

Et votre fils ? Vous êtes sûr qu'il n'a jamais cherché à vous retrouver ? Vous êtes sûr que vous ne lui manquez pas ? Qu'il n'a pas besoin de vous ?

Lui :

Pourquoi vous me parlez de mon fils ? Vous ne savez rien.
(Lui parle de plus en plus fort, jusqu'à crier) Foutez-moi la paix.
Je ne veux plus vous parler. Dégagez de ma vue. On n'est pas du même monde.

Lui est prostré sur le banc.

Elle arrive en poussant son caddie.

Elle :

Oh là ! Y'a de l'eau dans le gaz, on dirait. C'est une scène de ménage ?

La Femme :

Non. Désolée. Je vais partir.

Elle :

C'est ça, casse-toi. Laisse les cloches entre elles. On n'a pas besoin de toi.

La Femme :

Pardon. Au revoir

La Femme sort.

Elle :

Bah alors ? C'est fini la lune de miel ? On s'est disputé avec sa nouvelle chérie ? Tu croyais quoi ? Qu'elle allait te sortir de la rue ? Te filer du fric pour te sortir de cette merde ? Mais ça n'existe pas, ça. Même pas dans tes rêves. T'as pas compris que personne ne veut rien faire pour nous. On est des rebuts, pire que des déchets. On est sale, on pue, on a les ongles et les pieds noirs, des trous dans nos fringues dégueulasses, on perd nos dents, nos cheveux, notre humanité. L'été, on crève de chaud et de soif, l'hiver on se demande à chaque minute si on ne va pas crever de froid,

on dort dans des trous à rat, dans des halls d'immeubles, dans des caves sordides. On est des morts-vivants. Et tu crois que c'est ta bourgeoise avec ses bols de soupe qui va nous rendre la vie ? Elle était où quand je me suis fait piquer mon baluchon, quand les néonazis ont cherché à me violer et que c'est la crasse de mon trou de balle qui les a retenus ? Elle est où quand je chiale comme une gosse parce que je me fais virer comme une chienne du chiotte public où je cherche un peu de chaleur pour dormir ? Elle est où ? Elle vient, elle fait la belle, elle te file un bol de soupe et trois bananes trop mûres et elle se casse pour retrouver son petit confort douillet entre son mari et ses gosses dans son joli pavillon de banlieue. Ça me fout la gerbe. Moi, j'ai besoin qu'on me prenne la main, qu'on me sorte de la rue, j'ai besoin d'avoir un boulot, j'ai besoin de me regarder sans avoir honte quand je croise mon reflet dans la vitrine d'un magasin. J'ai besoin de me sentir quelqu'un. Et toi, pauvre cloche, qu'est-ce que tu attends ? T'as un fils, quelque part. Tu as déjà fait quelque chose pour essayer de le retrouver ? Tu t'es déjà remué le cul pour essayer de retrouver un peu de dignité ?

Lui :

Ça fait quinze ans que j'ai disparu de sa vie. Il ne sait même pas si j'existe encore. Il est peut-être marié, avec des mômes. De quel droit je vais chercher à revenir dans sa vie ?

Elle :

Tu fais ce que tu veux.

Lui :

Non ! Je ne fais pas ce que je veux. C'est foutu. Je ne retrouverai jamais un peu de tranquillité. J'ai perdu la vie. Je suis mort.

Elle :

OK. Mais y'a des morts qui bouffent. Tiens, regarde ce que j'ai récupéré. Deux mômes qui m'ont donné ça. Je leur ai fait pitié, je crois. Deux petites gamines déguisées en Coréennes avec des grosses godasses et des chaussettes

blanches qui montent jusqu'aux genoux. Tu préfères crudités ou crudités ? Elles devaient être véganes...

Lui :

Crudités.

Elle et Lui mangent leur sandwich en silence.

Elle :

Tu sais, ta maraude, là, celle qui est là tous les jours à essayer de te tirer les vers du nez. T'as vu comme elle s'est barrée dès que t'as haussé le ton ? Depuis le temps que suis dans la rue, j'en ai vu des maraudes. Elles passent jamais toutes seules, elles sont en équipe. Et puis il y a toujours un bonhomme avec elles. On ne sait jamais. C'est con un clochard. On connaît pas leurs réactions. C'est vite arrivé une agression. Alors ils sont plusieurs. Pour pouvoir se défendre. Et puis ils n'ont pas leur bagnole perso. Ils ont des camionnettes avec le logo de leur association.

Lui :

Et alors ?

Elle :

Elle est toute seule. Elle a sa bagnole perso. On ne sait pas si c'est les Restos, le SAMU social, le secours pop ou je ne sais quoi.

Lui :

Elle a dit qu'elle faisait partie des Restos.

Elle :

Ouais. Et sa chasuble rose, tu l'as vue ? Et le logo sur la voiture, tu l'as vu ? Elle est pas claire, cette nana.

Lui :

Et qu'est-ce qu'elle viendrait faire tous les soirs avec sa soupe et ses gâteaux ? Elle cherche juste à m'aider, c'est tout. Elle l'a dit.

Elle :

Non, elle est pas claire, je te dis. Elle cherche quelque chose. Je suis sûre que c'est une journaliste ou une écrivaine. Elle se sert de toi.

Lui :

Et tu veux que je fasse quoi ?

Elle :

La prochaine fois qu'elle vient, tu lui demandes carrément. Et si j'ai raison, tu lui demandes du fric. Y'a pas de raison qu'elle s'en fasse sur ton dos.

Lui :

Tu dis n'importe quoi. Elle fait juste des maraudes, c'est tout.

Elle :

OK, tu penses ce que tu veux. Moi je te dis mon idée, point barre.

Elle s'allonge devant le banc.

Lui s'allonge sur le banc.

Long silence.

Lui :

J'aimerais tellement le retrouver.

Scène 3

Lui assis sur le banc public.

La Femme debout devant.

Lui :

Vous cherchez quoi, au juste ?

La Femme :

Comment ça ?

Lui :

Vous me tournez autour depuis je ne sais pas combien de temps. Vous me posez des questions. Vous cherchez quoi ?

La Femme :

Je ne comprends pas. Je ne cherche rien de particulier, sinon de vous apporter un peu de réconfort.

Lui :

Vous faites partie de quelle asso ? Vous n'avez pas de signe distinctif, pas de logo. Et normalement, les gens qui font les maraudes ne sont jamais tout seuls. Ils sont toujours en équipes. Vous êtes toute seule.

La Femme :

Je suis indépendante. Je ne fais partie d'aucune association. C'est interdit ?

Lui :

J'en sais rien. Mais c'est bizarre. Pourquoi vous me posez plein de questions ? On dirait que vous cherchez à savoir quelque chose. Vous seriez pas journaliste, par hasard ?

La Femme :

Journaliste ! Grand Dieu, non. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Lui :

Une intuition. Ça plaît bien dans les journaux les articles en immersion dans la misère. On montre ce que personne ne veut voir et ça déculpabilise ceux qui lisent le journal. Et ça rapporte du fric et de la notoriété à celui qui écrit.

La Femme :

Je vous jure que je ne suis pas journaliste.

Lui :

Ouah ! On jure maintenant. Vous n'avez pas envie de partager le gâteau, c'est ça ?

La Femme :

Non, c'est faux. Juste, je m'intéresse à vous, voilà. Votre histoire m'a touchée et j'ai envie de vous aider.

Lui :

De m'aider ? Vous allez faire quoi ? Me refiler les clés d'un appartement, me pistonner auprès d'un patron pour qu'il m'embauche, me donner de l'argent ? Y'a quelque chose qui cloche. Vous voulez m'aider ? Pourquoi me poser toutes ces questions, alors ? Ça vous sert à quoi ?

La Femme :

À vous connaître, c'est tout.

Long silence.

La Femme s'éloigne, se retourne brusquement.

La Femme :

Bon, d'accord, vous avez gagné. Je suis journaliste indépendante et j'écris une série d'articles sur les victimes de la crise. Je suis désolée.

Lui :

Vous êtes une sacrée baratineuse. Je devrais le prendre comment ? Vous arrivez, vous vous immiscez dans ma vie privée, dans mon intimité, et vous croyez que je vais vous laisser faire ?

La Femme :

J'allais vous le dire, je vous le promets. Mais il fallait d'abord que je sois sûre que vous étiez la bonne personne pour mon article.

Lui :

La bonne personne ! Mais vous vous rendez compte de ce que vous dites ? La bonne personne ! Mais je suis un SDF, un clodo. Je ne suis pas une bête de foire. Je me fous de savoir que des gens vont lire mon histoire dans un torchon en papier glacé. Je suis un clodo ! J'ai besoin qu'on m'aide, pas qu'on m'observe comme un rat de laboratoire ! Et d'abord, je suis pas une victime de la crise, comme vous

dites. Si j'en suis là, c'est parce que j'ai fait le con. Je ne suis pas une victime !

Halo de lumière en arrière du banc public.

Une femme en robe de juge.

La Juge :

Mais vous auriez pu le tuer ! Un enfant !

Lui :

Je sais. Je suis désolé. Il m'a poussé à bout. Je vous l'ai déjà dit, Madame la Juge. Je n'en pouvais plus de ses insultes à répétition. Ça n'arrêtait pas. Tous les jours. Il ne m'adressait la parole que pour m'agresser. Je vous ai déjà expliqué.

La Juge :

Ça n'est pas une raison. Un homme ne frappe pas un enfant. Même pour se défendre. Ni personne, d'ailleurs. Rien ne peut excuser la violence. Je suis obligée de vous mettre en examen pour violence sur mineur par personne ayant autorité. Vous êtes passible de cinq années d'emprisonnement et de soixante-quinze mille euros d'amende. En attendant, vous restez libre mais vous avez interdiction de rentrer en contact avec la victime et avec sa mère.

Retour sur le banc public.

Lui et la Femme.

La Femme :

Quoi que vous en disiez, vous êtes quand même la victime d'un système qui broie les plus faibles. Vous avez été chassé de votre famille à cause du chômage, vous avez été chassé de la société à cause d'un ado pervers. Alors laissez-moi écrire votre histoire, s'il vous plaît. Je vous aiderai, vous verrez. Je saurai me montrer reconnaissante.

Lui :

Ah oui, et comment ?

La Femme :

Venez avec moi. Laissez-moi vous héberger chez moi. Je sais que mon mari sera heureux de vous rencontrer.

Lui :

Votre mari, vos enfants... Accueillir un clochard ? N'y pensez même pas. Je veux bien vous raconter ma vie, mais pas chez vous. Dans la rue. Parce que c'est là que je vis. Je n'ai pas envie de rajouter de la honte et de l'humiliation. Votre famille n'a pas besoin de voir ça. La misère n'est pas un spectacle.

Scène 4

*Le banc public.
Elle et Lui assis dessus.*

Elle :

Je te l'avais dit, putain ! La salope ! Elle disait rien. Tu parles, il aurait fallu qu'elle te paye ! Elle va te payer, non ?

Lui :

Elle a dit qu'elle allait m'aider. Et toi aussi d'ailleurs. Elle ne sait pas encore comment, mais elle me l'a promis.

Elle :

Mais faut signer un contrat, hein. Elle va chercher à te niquer. Ces gens-là, ils ont des avocats, ils savent comment faire pour dépenser le moins possible et encaisser le plus possible. Des rats !

Lui :

Non. J'ai envie de lui faire confiance. Et peut-être que ça va nous sortir de la merde, on n'en sait rien.

Elle :

Ce que je sais, c'est qu'elle s'est bien foutu de ta gueule. T'as intérêt à protéger tes arrières.

Lui :

N'importe quoi. Elle est honnête, je crois.

Elle :

Et alors, ça va se passer comment ? Vous vous donnez rendez-vous quelque part et elle t'interviewe ? Avec son petit Dictaphone de poche ? Devant une bière à la terrasse d'un café ? T'es en train de te faire avoir, mon pauvre ami. Elle va te tirer les vers du nez, et après elle te refilera un billet de cinquante et adieu. Au moins, ça te fera cinquante douches...

Lui :

Elle va continuer à venir ici en maraude, et on parlera, c'est tout. Y'a rien qui change. Elle m'a proposé de m'héberger chez elle.

Elle :

Quoi ! T'as accepté, j'espère.

Lui :

Non.

Elle :

Oh, putain, le con ! Elle te propose un toit et toi tu dis non ! Un toit, bordel ! Un toit avec un lit, un lit avec des draps. Une douche, des chiottes propres, le petit déj sur une nappe à carreaux. Mais t'es un grand malade, toi ! Ou alors t'as la trouille. T'as peur que ce soit un piège. Tu y vas, son mec te séquestre, ils te torturent, ils te violent, tu deviens leur jouet sexuel, puis ils t'assassinent et ils te coupent en morceaux qu'ils vont distribuer à des SDF en guise de plats préparés... Ça fait flipper, non ?

Lui :

T'es conne. Tu te prends pour Stephen King ?

Elle :

Je sais pas c'est qui ton King. Non mais, sérieux. Il y a combien de temps que t'as pas dormi dans un vrai lit avec des vrais draps ? Oh, je sais. Tu préfères rester avec moi ! Mon p'tit chou... C'est vrai qu'on est bien tous les deux sur

notre petit banc d'amour, on a tout ce qu'il faut. À boire, à manger, on s'entend bien. Et puis on pue autant l'un que l'autre, du coup on ne se gêne pas. Un p'tit bisou le soir avant de dormir, et hop ! La belle vie. Mais moi aussi je t'aime, mon p'tit clodo d'amour. Viens me faire un mimi.

Elle se jette sur lui pour l'embrasser.

Lui la rejette.

Elle tombe.

Elle :

T'as raison. Elle est mieux que moi. À choisir entre une belle pute du seizième et une grosse épave de la rue... Tu sais quoi ? Si elle me propose son aide à moi aussi, eh bien je l'enverrai se faire foutre. Vas-y, toi. Vas raconter ta vie de merde pour amuser les bourgeois. Comme si ça allait changer quelque chose.

Lui :

Excuse-moi, je ne voulais pas te faire tomber.

Elle :

De toute façon, je peux pas aller plus bas.

Elle se relève et s'éloigne en poussant son caddie.

Elle :

Allez, salut. Je vais trouver un autre banc avec un clodo moins con. Bon vent. C'est dommage. Je commençais à bien t'aimer.

Elle sort.

Acte 3

Scène 1

Lui assis sur le banc public.

La Femme debout devant.

La Femme :

J'ai parlé de vous à mon mari. Je lui ai demandé s'il accepterait que l'on vous héberge jusqu'à ce que j'ai terminé mon article.

Lui :

Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas entendre parler de ça. Si vous tenez vraiment à ce que je ne dorme plus dans la rue, payez-moi une chambre à l'hôtel. Ça, d'accord. Mais je n'irai pas chez vous.

La Femme :

D'accord. Je vais faire ça. Tenez. Je vous ai apporté de quoi manger.

La Femme donne un sac plein à Lui.

Lui :

Merci. Bon. Vous voulez savoir quoi, aujourd'hui ?

La Femme :

Quand vous vous êtes séparé de votre femme, vous êtes allé où ?

Lui :

J'ai pris un studio, assez loin de la maison. J'y suis resté un peu plus d'un an. Mais le loyer était trop cher, je ne pouvais plus payer. J'ai été expulsé.

La Femme :

Personne ne pouvait vous aider ? Votre femme ?

Lui :

(Lui souffle) Ma femme... Elle m'a proposé de m'aider. J'ai refusé. Je ne voulais pas lui devoir quoi que ce soit. Je vous ai dit que j'avais toujours fait les mauvais choix.

La Femme :

Et votre fils ? Vous n'avez pas cherché à le revoir ? Jamais ?

Lui :

Quelle image il aurait eue de moi ? Un raté. Je n'avais pas de travail, pas d'argent.

La Femme :

Quand avez-vous rencontré l'autre femme ?

Lui :

Juste avant mon expulsion de mon logement. On s'est rencontré dans un bar. Elle était comme moi. Elle picolait pas mal. On a sympathisé, elle m'a raconté qu'elle voulait retaper la maison de ses parents qui tombait en ruine. Je lui ai proposé de l'aider. Et voilà.

La Femme :

Vous vous êtes posé, là. Vous auriez pu reprendre contact avec votre fils à ce moment-là. Vous ne l'avez pas fait.

Lui :

Non. Mais quel rapport avec la crise ? Pourquoi vous me parlez tout le temps de mon fils ? Mon fils, c'est du passé. Il m'a sûrement oublié. Lui non plus n'a jamais cherché à me retrouver.

La Femme :

Ça m'intéresse, c'est tout. C'est vrai qu'il n'a peut-être jamais fait l'effort de reprendre contact. Mais qui vous dit que maintenant...

Lui :

Ça suffit maintenant ! Vous arrêtez ! Je vous réponds sur ma condition de SDF, OK, mais c'est tout. Ou alors on arrête tout.

La Femme :

D'accord. Pardonnez-moi. Quand vous êtes sorti de prison, qu'est-ce que vous avez fait ?

Lui :

Je suis allé m'inscrire à pôle emploi. J'étais obligé pour pouvoir toucher le RSA.

La Femme :

Vous avez cherché du travail ?

Lui :

Au début, oui. Mais je ne trouvais rien. Des petits boulots au noir. J'ai fait semblant de chercher pour continuer à toucher mon fric. Six cent cinquante balles. Et on me prend trois cents balles pour les dommages et intérêts que je dois à l'autre petit merdeux. Alors je suis tombé dans la rue. Une fois qu'on est dans la rue, c'est foutu. On n'en revient jamais.

La Femme :

Il faut que je rentre chez moi. Vous ne voulez toujours pas venir ?

Lui ne répond pas.

La Femme :

Je vais vous trouver une chambre d'hôtel. Je peux revenir demain ?

Lui :

C'est vous qui voyez. Si vous avez du temps à perdre.

La Femme :

Vous ne regardez pas ce qu'il y a dans le sac ?

Scène 2

*Le banc public.
Elle et Lui assis dessus.*

Elle :

Tu vois, je peux pas me passer de toi. J'ai pas réussi à trouver un banc aussi confortable. Et où il y avait quelqu'un à qui casser les couilles. Donc, je reviens. T'es content ?

Lui :

Je vais partir. La Femme va me trouver une chambre d'hôtel.

Elle :

Elle va te la payer ?

Lui :

Oui. Tu pourras venir, si tu veux. On la partagera.

Elle :

Oh ! On va se mettre en ménage ? Et ça va durer combien de temps ? Elle va te pomper jusqu'à avoir tout ce qu'elle veut, et après, juste, dégage. Retourne d'où tu viens !

Lui :

Tu ne peux pas être un peu positive, pour une fois. Merde ! Tu fais chier !

Elle :

Positive ? D'où on doit être positif ? T'as un avenir, toi ? On est dans la rue, bordel ! T'as pas plus d'avenir que moi et que toutes les autres cloches qui crèvent à petit feu sur les trottoirs. Tout à l'heure, j'ai fait la manche à côté d'une gonzesse, vingt-cinq ans, peut-être. Elle avait un bébé sur les genoux ! Un bébé ! Tu crois qu'elle positive, elle ? C'est quoi ses perspectives ? Elle va crever dans la rue et son mouflet aussi. Je me suis barrée pour lui laisser la place. Et je lui ai refilé ce que j'avais ramassé. Quinze balles. Ma plus grosse manche de la semaine.

Lui :

T'es gentille, toi. Tu es la preuve qu'il y a des gens gentils et désintéressés. Comme elle. Je vais accepter la chambre. Comme ça, je pourrai prendre des douches, me raser, laver mes fringues. J'aurai une adresse. Je pourrai recommencer à chercher du boulot. J'ai pas envie de laisser passer ma chance.

Elle :

OK. C'est ton choix. Tant mieux pour toi. C'est quoi, ce sac ?

Lui :

C'est elle qui me l'a laissé. Ça doit être de la bouffe.

Elle :

Je peux regarder ?

Lui tend le sac.

Elle sort la nourriture en commentant à chaque fois.

Elle :

Ouahh...

Mmmm...

Super...

Pas mal...

Lui :

Vas-y. Prends ce que tu veux.

Elle sort une photo.

Elle :

Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu connais ?

Elle montre la photo à Lui

Elle :

On dirait toi. C'est toi quand tu étais plus jeune. Et propre.

Lui :

Donne.

Long silence. Lui tourne la photo dans tous les sens.

Lui :

Je ne sais pas qui c'est.

Elle :

N'empêche, il te ressemble drôlement.

Lui :

C'était dans le sac ? T'es sûr ?

Elle :

Bah non, je l'avais dans la poche. T'es con. Bien sûr que c'était dans le sac. C'est l'autre là, ta copine, qui l'a mise dans le sac avec la bouffe.

Lui :

J'ai l'impression que j'ai déjà vu ce type. Mais je ne sais pas où.

Elle :

Non, mais c'est troublant la ressemblance. Je te jure. Rase-toi, coupe-toi les cheveux, c'est toi !

Lui :

Pourquoi elle aurait mis la photo de ce mec dans le sac ?

Elle :

Bah, pour que tu la trouves, tiens !

Lui :

Ça me fait peur.

Elle :

Le mec te fait peur ?

Lui :

Non. J'ai peur de savoir qui c'est.

Elle :

Ah bien. On progresse. Et ce serait qui, alors ?

Lui :

Quand j'ai quitté ma femme, mon fils avait dix-sept ans.
Aujourd'hui, il doit avoir la trentaine.

Elle :

C'est ton fils ?

Lui :

Oui.

Scène 3

Lui allongé sur le banc public.

La Femme debout devant.

La Femme :

Bonsoir !

Lui sursaute

La Femme :

C'est moi ! Je vous ai apporté la clé de votre chambre. Et l'adresse de l'hôtel. Vous pouvez y aller dès ce soir, si vous voulez.

Lui jette la photo aux pieds de la Femme.

Lui :

Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous voulez ?

La Femme :

Vous avez trouvé la photo ?

Lui :

Répondez-moi. J'en ai marre de votre petit jeu. Vous êtes qui ?

Lui s'est rapproché très près de la Femme, menaçant.

La Femme :

Je m'appelle Audrey. Audrey Lefort, comme vous.

Lui :

Et ?

La Femme :

Je suis mariée à Tom Lefort, votre fils.

Lui :

Vous n'êtes pas journaliste ?

La Femme :

Non. Je suis la femme de votre fils.

Lui :

Je ne comprends rien. Qu'est-ce que...

La Femme :

Tom est terriblement malheureux. Sa maman est morte l'année dernière. Cancer. Depuis, il ne vit plus. Il a besoin de vous.

Lui :

Et pourquoi il n'est pas venu lui-même ?

La Femme :

Il a peur. Il sait ce que vous êtes devenu. Il a peur de vous voir comme ça. Il se sent coupable.

Lui :

Sophie est morte ? Je ne savais pas.

Lui s'est assis sur le banc, prostré.

Lui :

Il ne m'a jamais cherché.

La Femme :

C'est pour ça qu'il se sent coupable. Il n'a rien fait pour vous retrouver, il ne voulait pas. Il ne pouvait pas. Sa mère lui a toujours laissé croire que vous étiez parti loin, à l'étranger. Que vous ne vouliez plus entendre parler d'eux. Il s'est construit avec cette idée.

Lui :

Et vous. Comment vous avez fait pour me retrouver ?

La Femme :

C'était plutôt facile.

Lui :

Ah ?

La Femme :

En fait, je ne suis pas journaliste.

Lui :

Oui, je sais. Vous l'avez déjà dit.

La Femme :

Je suis officier de police. Il existe un fichier où on peut trouver toutes les personnes qui ont un casier judiciaire.

Lui :

D'accord. Pourquoi maintenant ?

La Femme :

Ça fait six mois que je vous suis. Je lui ai dit que je vous avais retrouvé. J'ai fait tout ce que je pouvais pour qu'il vienne lui-même. Tout. Je l'ai supplié, menacé de le quitter. Rien à faire. La peur, la culpabilité. Il est tellement malheureux. Au point de vouloir se détruire. Il boit. Il est méchant, injuste avec moi et avec les enfants. Il dit qu'il vous ressemble trop, qu'il finira comme vous.

Lui :

Parlez-moi de lui. Ce qu'il fait.

La Femme :

C'est l'homme le plus gentil du monde. Il passe sa vie à aider les autres, il est gai, il a un humour de dingue.

Lui :

Son métier. Est-ce qu'il a réussi ?

La Femme :

Il a une entreprise de communication, ça marche bien.

Lui :

Vous avez parlé d'enfants ?

La Femme :

On a deux enfants. Ils ont sept et cinq ans. Il fait tout pour eux. Et pour moi. Il faisait. Avant le décès de sa mère.

Long silence.

La Femme :

Venez avec moi. S'il vous plaît.

Lui :

Je ne sais pas. Regardez ce que je suis devenu. Personne ne pourrait l'accepter. Je suis une épave. Je ne peux pas.

La Femme :

Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour lui. Et pour moi, pour nos enfants. Vous pouvez vous reconstruire auprès de lui. Vous êtes jeune, encore. On vous aidera. On a de l'argent.

Lui ne réagit pas.

Silence.

La Femme :

Je vous en supplie.

Lui :

Vous imaginez ? Me pointer devant lui, un clochard, sale, puant, qui traîne avec lui des années de déchéance, de misère. Regarde mon fils, regarde ton père. Dis-moi que tu me respectes. Je suis devenu moins qu'un chien. On m'a craché dessus, je me suis battu pour un morceau de pain, j'ai dormi dans des trous à rat, je me suis pissé dessus parce que j'avais trop froid ou trop faim. J'ai volé. J'ai abandonné.

La Femme :

Mais il sait tout ça. Il est prêt.

Lui :

Il est prêt à quoi ? Il est prêt à recevoir en plein visage l'image d'un père qui n'est plus rien ? Il est prêt à s'infliger, jour après jour, le reflet d'une vie ratée, il est prêt à accepter d'être confronté à ses responsabilités, lui qui n'a rien fait pour renouer les liens que sa mère avait déchirés, il est prêt à supporter les plaintes continuelles d'un pauvre type incapable, lui aussi, de reconnaître ses propres responsabilités ? Il est prêt à infliger ça à ses gosses ? Et vous ? Vous êtes prête à tout ça ? Vous êtes prête à protéger votre famille contre les colères et les peurs ? Moi, je ne suis pas prêt. Ni à assumer devant lui, devant vous et vos enfants la charge de ce que j'ai fait de mon existence. Je ne suis pas prêt à pardonner. Je ne suis pas prêt à tenter de revivre au milieu de tout ça.

La Femme :

Ça vous plaît tant que ça de vivre dans la rue ? Je vous offre une porte de sortie. Ayez un peu de courage, et d'humilité, pour une fois. Prenez ce qu'on vous donne. Nous, on peut vivre sans vous, vous savez.

Lui :

Parfait. Laissez-moi tranquille, alors.

Lui se lève, s'éloigne, sort.

La Femme reste seule, tombe à genoux, pleure

Scène 4

*Elle, seule, au milieu de la scène, bien habillée
et portant une chasuble rose des Restos du cœur,
s'adresse au public*

Elle :

Ça vous épaté, hein. J'ai changé de camp. C'est moi qui fais les maraudes, maintenant. Le soir, avec mon collègue Momo, on prend la camionnette des Restos et on fait la tournée des clodos. C'est pas toujours marrant, ça non.

On peut tomber sur des chiants. Des qui veulent pas de notre soupe, des qui nous engueulent parce qu'on ne donne pas assez, des qui disent que c'est de notre faute s'il n'y a pas de place dans les centres d'accueil, des qui cherchent à nous agresser. Mais la plupart du temps, ça va. Ils sont plutôt sympas. On discute. On finit par les connaître, par savoir plein de trucs sur eux. Il y a de tout. Y'en a qui sont dans la rue par choix personnel. La société les emmerde, ils aiment bien leur liberté. Eux, ils n'ont pas trop besoin de nous. Ils savent se débrouiller. Ils sont rares. Y'a ceux, c'est les plus nombreux, qui ont tout perdu. Chômage, alcool, dépression, prison... J'en connais pas un qui ne cherche pas à se sortir de la rue. Ils sont là parce qu'ils ont pas eu de bol, parce que la société les a brisés, parce qu'on a refusé de les aider à un moment où ils en avaient besoin. Il y a de tout. Des jeunes, des vieux, des femmes avec des mômes. Leur vie est un combat de tous les instants. Pour manger, pour dormir, pour avoir chaud, pour être propres. Souvent, ils ont perdu toute dignité, toute humanité, tout espoir. J'étais presque comme ça, moi. Sauf que j'avais gardé ma dignité. Et que je n'ai jamais perdu espoir. Et j'ai bien fait, non ? Et puis y'a les étrangers. Les sans-papiers, ceux qui n'ont plus rien d'humain. Des bêtes sauvages. Eux, c'est terrible. Ils sont les plus méprisés, les plus rejetés. Parce qu'ils nous renvoient à la gueule notre incapacité à respecter ou à faire respecter par les politiques l'article 1 de la Déclaration des droits de l'homme : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Eux ils n'ont aucun droit. Que celui de crever. (Elle s'assied sur le banc) Moi, j'ai eu du bol. La flic, la belle-fille de mon pote, elle m'a trouvé un job de gardienne dans la boîte de son mari. Je bosse de vingt-trois heures à sept heures du mat. C'est cool, parce que ça me permet de faire mes maraudes avec les Restos. On peut toujours finir par s'en sortir, Non ? Il faut compter sur un coup de bol, une rencontre. En tout cas, faut pas compter sur le gouvernement. Mon pote, lui, je sais pas. La flic m'a dit qu'il n'était jamais allé chez eux. Mais je ne l'ai jamais revu. En tout cas, il ne vient plus sur notre banc. Faire les maraudes, ça me permet de

le chercher. On sait jamais. Moi, à sa place, je me serais battue pour me faire belle, j'aurais enfin recommencé à chercher du boulot, et quand j'aurais été embauchée, je serais allée les retrouver. C'est peut-être ce qu'il est en train de faire. Je sais pas. J'espère.

Une silhouette traverse le fond de la scène.

Elle :

Hey, toi ! Tu veux un peu de soupe ?

La silhouette se retourne furtivement.

C'est peut-être lui. Ou pas...



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Didier Farcy

Un seuil trop loin

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : Lucien Vargoz

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr